# Abdelkébir Khatibi, éloge des seuils

Assia Belhabib

*Si je ne rêve pas une langue qui jaillisse*
*et sourde de mon chant intérieur lui-même*
*en alternance entre le réel et l'imaginaire,*
*si cette question d'écriture n'est pas respectée,*
*il n'y aura pas de moment exotique,*
*pas de rencontre avec le pays exotique rêvé.*
Abdelkébir Khatibi

« Arrivé à la fin de ce que tu dois savoir, tu es au seuil de ce que tu devras ressentir », écrit Khalil Gibran dans *Le Sable et l'écume*[1]. L'imposante production littéraire tous genres confondus d'Abdelkébir Khatibi invite assurément à une investigation profonde de la pensée de l'auteur pour ne pas rester en marge ou devrais-je dire au seuil du territoire cosmopolite de son incontournable sensibilité aux choses et au monde. En effet, sa vie durant, le poète, romancier, dramaturge et essayiste marocain Abdelkébir Khatibi n'a cessé de renouveler son expérience de la réalité. Au croisement des disciplines, ses livres traduits dans plus de dix langues, expriment la recherche d'un espace et d'un langage qui dénouent, puis retissent, inlassablement, le lien à soi, à l'autre et au monde. Sa disparition le 16 mars 2009 met un terme à son œuvre qui fait désormais partie du patrimoine mondial et dont le questionnement ne cesse d'interpeler.

Abdelkébir Khatibi est né en 1938, à Mazagan, aujourd'hui El-Jadida, à l'époque du protectorat français. Après avoir étudié la sociologie à et soutenu en 1969, la première thèse sur le roman maghrébin, il mène une carrière d'écrivain qui côtoie les plus grands noms de la pensée universelle contemporaine, sans jamais quitter son pays, « prêt à le défendre avec un amour critique, analysant ses blocages et ses forces inhibées[2] », et celle de professeur universitaire puis de directeur de l'Institut de la recherche scientifique à Rabat. Contrairement aux écrivains de sa génération qui avaient préféré quitter leur pays, c'est au Maroc que Khatibi écrit et publie son premier roman ; depuis son aventure littéraire a pris l'ampleur internationale que nous lui connaissons. Son exil n'est pas géographique. Il entreprend le plus exaltant des voyages dans les profondeurs

1. Khalil Gibran, *Le Sable et l'écume*, 1926.
2. Entretien avec Abdelkébir Khatibi : « L'émergence du couple est encore très marginale », *in Le Matin* du 05/04/2005.

de la langue. L'écrivain se révèle traverseur. Sortant de tous les discours convenus, c'est dans la marge que ses phrases éclairent ce dont elles s'évadent. Ainsi, revisitant la notion de l'aimance et inventant la bi-langue, il propose une narration à partir du regard de l'étranger professionnel. Abdelkébir Khatibi marque ainsi le territoire de sa singularité.

Revenir sur son œuvre prolifique (plus d'une trentaine de livres, tous genres confondus), qui a été largement discutée et commentée, c'est envisager aujourd'hui moins son contenu propre que le chemin qu'elle a emprunté, les seuils qu'elle a traversés ; c'est tenter de pénétrer les mystères de ce qui a orienté une pensée du monde, avec le monde et avec l'histoire de son temps. La mémoire y tient une place de choix, et cela dès l'autobiographie du décolonisé, *tatouée*. Le pacte est scellé doublement entre la mémoire individuelle et l'histoire collective, celle du Maroc et partant, celle de l'humanité portée par la réflexion de celui qui consacrera toute son écriture à interroger le devenir de son prochain. Ce roman autobiographique évoque sur le mode chronologique les années de formation. La naissance, tout d'abord, inscrit dans le nom propre une double allégeance à l'Islam – Abd-el-Kebir, le serviteur du Grand – et à l'écriture – Khatib, l'écrivain. Les années d'études au lycée franco-marocain de Marrakech soulignent l'apprentissage de la langue étrangère à travers laquelle évolue l'identité et se confirme le goût de l'écriture. Puis c'est le départ pour Paris, les études à la Sorbonne, les voyages en Europe, le corps de l'étrangère et la découverte de l'autre dont la langue est désormais inscrite en creux – expérience intime pour désigner l'altérité à soi dans l'hospitalité de la langue de l'autre.

L'aventure scripturale de Khatibi se poursuit alors dans le sillage de cette œuvre matrice. L'écrivain sait jongler avec les difficultés des genres et ne s'inquiète pas des frontières que les contradictions entre récit et essai, fiction et réalité peuvent enjamber. Car le génie de Khatibi c'est aussi la concomitance des événements enregistrés dans l'esprit du penseur qui s'accorde le pouvoir ô combien jouissif d'organiser la cohérence du texte dans un va-et-vient entre une fiction théorisante et une théorie poétique.

Son désir de communication est si fort qu'il entre dans le dialogue intertextuel, convoquant Nietzsche, Derrida, Barthes, El Hallaj et bien d'autres. Il n'hésite pas à affirmer : « Tout livre est évidemment un dialogue avec d'autres livres et ces livres sont en nombre limité [3]. » Le voyage est le moteur de la communication. Voyageur dans le temps et l'espace, Abdelkébir Khatibi l'est aussi dans le texte. *Figures de l'étranger*, *Un été à Stockholm*, *Pèlerinage d'un artiste amoureux* sont autant de livres où la page d'écriture se présente comme un espace ouvert qui mime l'avancée du voyageur prêt à accueillir les différents niveaux de sens pour lesquels la lecture exige prudence et attention. Que le protagoniste de sa réflexion soit réel comme Segalen, Ollier, Genet ou fictif comme Raïssi, l'artiste stucateur, ou Gérard Namir, le traducteur interprète, la richesse de la pensée de Khatibi consiste justement à s'ouvrir sur l'autre, à être à l'écoute de l'autre, et dans ce tourbillon de « redites », elle est signe de tolérance. Et l'écrivain de dire : « Je suis moi-même un étranger professionnel, dans la mesure

3. Entretien avec M. Cote, p. 15.

où l'écriture ne me préoccupe maintenant que comme exercice d'altérité cosmopolite, capable de parcourir les différences [4]. »

Vaste programme qui explique l'intérêt majeur pour le Maghreb, le Moyen-Orient et l'Europe, habités par des pensées antagonistes qui subvertissent leur unité mythique. Khatibi s'improvise arpenteur des frontières entre pays, cultures et civilisations. Ses romans, comme ses essais, réservent une part importante aux lieux de passages et d'interférences culturelles où chaque langue, et par là chaque culture rendue vive par l'écriture, sait quelque chose du secret et de l'ailleurs. Par les espaces traversés, le brassage des lieux et des époques, le palimpseste des scènes, l'hétéroclite des représentations, se construisent des cultures. « Que je le veuille ou non, que je le sache ou pas, je suis un étranger par rapport à une extranéité à la fois interne et externe, laquelle a toujours scindé l'unité, la pureté de mes origines, si quelque chose comme tel existe [5]. »

C'est en transgressant les dualismes consacrés qu'il devient possible de ménager un nouvel espace langagier. L'exil, il l'exprime d'abord dans le choix de la langue d'expression : « En français, je suis en exil. Encore que l'écriture soit de toute façon un exil [6]. » Pour Khatibi, l'apprentissage de la langue française s'est réalisé dans le silence... Langue écrite avant que d'être parlée. « Ce pas furtif dans la nuit du langage est un début de séparation et d'isolement », confiera-t-il dans son *Vœu de silence* [7]. Abdelkébir Khatibi écrit en français ce qu'il appelle la langue de la dissidence. La métaphore du corps de la langue rappelle que cette langue dont les lois souveraines pourraient le priver est une partie de lui, et que toute privation ne serait qu'amputation. Si la langue française n'est pas sa propriété, si elle n'est pas un héritage direct, si d'une certaine façon elle lui a été imposée, il n'en reste pas moins qu'en se l'appropriant, l'écrivain paradoxal est plus libre et vit une expérience limite du langage. « L'expropriation de la langue ou la séparation d'avec le lien. Elle met la langue natale en position d'exil », dit Khatibi [8]. Otage ou hôte dans la langue de l'autre ? L'étranger de la langue construit à son tour l'hospitalité du récit : défricher la langue pour la cultiver à sa façon, lui donner un second souffle, une seconde vie. C'est là assurément le rêve de tout écrivain inventif.

La *bilangue* est une des nombreuses trouvailles du penseur. Née d'une langue en chiasme, elle se distingue du bilinguisme. Il s'agit d'une langue entre le français et l'arabe, qui résulterait de leurs rapports en abyme et de leurs confrontations dans le même être. Dans le roman allégorique *Amour bilingue*, les permutations de la bilangue permettent de s'ouvrir à la plurilangue et par conséquent à une pensée-autre s'avère une issue heureuse aux conflits paralysants des deux langues, puisqu'elle constitue un élargissement remarquable de la notion d'identité et partant une possibilité de bonheur et de liberté. Le dessein de la pensée-autre est désormais binaire : sur le plan personnel, il permet le dépassement du cadre étroit de l'identité liée à une langue ou à une culture donnée ; sur le plan idéologique, il s'agit d'une ouverture sur les autres

4. Abdelkébir Khatibi, *Figures de l'étranger dans la littérature française*, Denoël, 1987, p. 211.
5. *Figures de l'étranger*, *op. cit.*, p. 30.
6. Entretien avec Abdelkébir Khatibi, dans *Al Asas*, n° 19, avril 1980.
7. Abdelkébir Khatibi, *Vœu de silence*, Paris, Al Manar, 2000, p. 7.
8. *In De l'autre*, New York / Tunis, Les Mains Secrètes, 1999, p. 25.

et sur le monde. La langue et la connaissance de soi sont imaginées à la faveur de l'événement du monde comme une multitude de forces alliées.

Un autre roman, tout aussi audacieux par sa forme métaphorique est *Le Livre du sang*. Construit comme un archétype de récit lyrique qui mobilise mythes et savoirs anciens, ce récit où le personnage principal s'appelle Muthna, c'est-à-dire Androgyne, s'avère « un exercice dans l'exploration de l'inconnu qui nous travaille [9] ». Partant du constat que le passage est devenu notre mode d'être, que tout semble désormais sans permanence ni stabilité, Abdelkébir Khatibi tente d'illustrer à travers ce récit parabolique l'éthique de l'éphémère et la survivance du mythe, cet âge insaisissable et flottant dans l'histoire de l'humanité. Ce texte renferme une énigme. Il ne se livre pas facilement. Sous le couvert d'une fiction romanesque, *Le Livre du sang* explore un versant particulier de l'écriture au service de la mystique. C'est assurément un livre d'amour et de rupture : le drame de la beauté confronté au mal, déchirure intime qui suscite l'écriture et que l'écriture vise à dissimuler. L'intrigue est entièrement construite sur un rapport de simulacre entre l'identité et la différence. En fait, l'une ne peut exister sans l'autre ; l'une ne prend son sens que par rapport à l'autre, dans l'annulation de toute hiérarchie entre le modèle et sa copie.

On a dit bien souvent que Khatibi est difficile à lire. La difficulté réside peut-être dans le fait que cette lecture ne peut être passive. Nécessairement, elle exige un double regard : celui qui traverse les épaisseurs de l'écriture jusqu'au cœur du sens et celui qui se projette vers le lointain pour tester d'autres voies d'interprétation. Ce mouvement double s'explique par l'objet khatibien lui-même : composé du réel le plus intime et le plus personnel de l'écrivain, il va au-devant du réel objectif du lecteur méticuleux. « Le réalisme est une corruption de la réalité », affirmait Wallace Stevens, l'un des plus grands poètes de la première moitié du XX^e^ siècle. Le réel est donc cette chose dont on a le sentiment mais qui ne se laisse ni saisir ni enfermer et qui, néanmoins, demeure absolument désirable.

Voilà pourquoi Khatibi est resté, jusqu'à son dernier livre, l'un des observateurs les plus perspicaces de notre modernité. Vigie sans repos, il la tient sous sa lunette de romancier et d'essayiste, examinant ses vices et ses effets inattendus sur la nature humaine. *Du nom propre*, *Maghreb pluriel*, *Le Même Livre* coécrit avec Jacques Hassoun, *Par-dessus l'épaule*, ou encore *Correspondances ouvertes*, récit épistolaire avec Ghita El Khayat, sont autant de *Chemins de traverse* pour questionner l'actualité politique, sociale, culturelle et transformer en poétique la vision d'un homme dont l'exigence première réside dans la pensée vigilante du sociologue de formation qui « là où le temps présent nous rend inquiets », « ouvre une fenêtre, sur nous-mêmes et sur le monde » [10]. Son essai *Vomito Blanco*, courageux et engagé, pose le problème de la cause palestinienne à un moment où peu de penseurs osaient se prononcer sur le devenir de la Palestine occupée. De l'aveu même de l'auteur, *Vomito Blanco* est un pamphlet : « Le lecteur sera peut-être étonné par le mouvement politique de ce pamphlet, qui est avant tout un essai libre sur la morale contaminant les positions

9. A. Khatibi, « La passion du livre vivant », *Regards*, 1, 1988, p. 48.

10. « Entretien avec Abdelkébir Khatibi, le plus prolifique des penseurs marocains », *in Le Matin* du 3 avril 2005.

politiques[11]. » L'intellectuel ici reste prudent car il sait que le sujet est trop sensible, que la politique est habitée par l'idéologie et il se méfie des idéologies bien qu'il soit convaincu de ne pouvoir complètement y échapper. Il s'en prend à ce qu'il appelle « la conscience malheureuse européenne », en particulier les intellectuels de gauche, qui ne condamnent pas avec vigueur l'occupation de par Israël défiant le droit et la morale. Se pose alors la question d'apprendre à vivre avec des différences. C'est toute une philosophie, qui exige dialogue et tolérance entre les cultures, pour laquelle il faut des interprètes, des passeurs. Khatibi agit avec subtilité ; il retourne l'argumentaire occidental contre lui-même, en pénétrant son idéologie, en la faisant sienne pour mieux la combattre. Il oppose à la conscience malheureuse européenne ses propres arguments.

Les investigations tous azimuts du penseur permettent de multiplier les approches, interrogeant l'actualité à la lumière de l'Histoire. Elles court-circuitent ainsi l'ordre ancien et proposent une identité inédite, singulière et plurielle parce qu'en lignes brisées. La tentation du mythe de l'origine est conjurée par ce même parti-pris de fragmentation énigmatique. Le sens se construit à partir de la poursuite des traces en itinéraire, ouvertes sur de multiples possibilités d'une communauté et d'une histoire à ressaisir dans la mesure où toute langue ou culture est une forme habitée par l'ailleurs, un équilibre tendu par le chaos. Fascination délétère ? Khatibi y décèle une signification par béances : hors des lois de l'économie et de l'histoire, le discours politique dévoile l'archaïsme de pouvoirs dictatoriaux modernes. Tel est, toujours au risque du malentendu, le sens de l'invention en littérature : un effort pour accommoder le regard et l'écoute au tumulte, à l'incertitude et la chance de la transformation du monde.

Cette critique, Khatibi l'illustre dans son roman *Triptyque de Rabat*. C'est l'histoire d'un homme absent, perdu dans l'effritement de sa quête. De ce personnage, on ne connaît avec certitude que le prénom : Idriss. Entre deux femmes, Khadija, son épouse et Nafissa, l'amante, il fuit son travail, son quotidien, mais se heurte à la géographie d'une ville, Rabat, qui le rappelle à sa condition d'homme, pris dans l'étau social et dans les rouages politiques. Malgré la présence réconfortante de ses amis, Idriss ne retrouve pas complètement le désir d'exister. Il reste prisonnier du carcan social et de ses souvenirs. Or Rabat est le témoin irrévocable des changements. Une architecture en mouvement qui plonge dans la nostalgie ceux qui rêvent encore de l'âge d'or.

Dans un autre registre mais avec la même force critique, son petit récit *Féerie d'un mutant* dénonce les ravages du consumérisme, de l'uniformisation, de l'ennui et de la violence. Bien qu'il se défende d'être pessimiste, l'auteur ici, plus que dans ses publications antérieures, brosse un avenir aux couleurs de l'Apocalypse que la projection dans le troisième millénaire où s'affrontent le rationnel et l'irrationnel n'adoucit pas, si ce n'est par l'hyperbole de l'amour et de la foi. Si on n'y prend pas garde, le progrès de la science imposera de nouveaux modes de vie où les repères actuels seront caducs. Faire œuvre de moraliste, c'est rendre les dangers visibles, par un récit qui demeure à la lisière de la science-fiction sans doute pour souligner que la frontière entre le réel et l'imaginaire est ténue. Une opération de démythification travaille l'œuvre de Khatibi avec la fondation d'un mythe nouveau de l'homme qui participe à son destin et l'oblige à un dépassement de sa condition dans la dualité temporelle et intemporelle. Car le

11. Abdelkébir Khatibi, *Vomito Blanco*, coll. 10/18, 1974, p. 3.

mythe khatibien n'a rien de commun avec la nostalgie d'un paradis perdu. Il renoue avec un sacré oublié et dépassant le temps de l'utopie ou mieux de l'achronie, il vit en dehors de la durée historique au seuil d'une mobilité qui réconcilie les oppositions et estompe les contradictions.

Khatibi est aussi poète. Il est troublant de constater que sa voix, même passée par le filtre de la poésie, reste étonnamment forte et proche, convaincante. Contrairement à la rigueur et à la vigueur de ses essais, où le penseur prend position, sa poésie n'intervient pas directement dans les événements ou l'actualité, car c'est l'universel qu'elle vise toujours. *Le Lutteur de classe à la manière taoïste* relate, dans une forme poétique libre, un voyage épique au cœur de l'humanité. Au fil des pages, se constitue une méditation sur la vie. Sensualité, écho du lien, devoir de mémoire, volupté des corps ; le paradigme des sens est infini et le poète amoureux de la mer de clôturer son élégie :

> je quitte la parabole ordonnée
> [...]
> et qu'en ce voyage je consume mon chemin
> ma petite barque glisse
> la vague frappe l'écume dansante
> temps coupé : les oiseaux crient contre mes yeux fixés
> [...]
> aucun regret ne brisera mon chant
> je vous quitte désormais dans la vapeur azurée
> je vous quitte
> alors que ma silhouette oblique se sépare [12]...

Quand la poésie est conjuguée à l'esthétique, elle s'abîme dans une euphorie sereine, sans cesse renouvelée. Elle loue le corps à la fois lyrique et physique. Le poème de Khatibi est une incantation émouvante et permanente du corps vivant, matérialisé par l'intelligence vive du féminin, de l'art pictural, musical, calligraphique, et clamé dans la langue de l'aimance, langue de l'apaisement, langue qui sait transcender le tourment de l'amour passion. L'aimance, « cette langue d'amour qui affirme une affinité plus active entre les êtres, qui puisse donner forme à leur affection mutuelle et à leurs paradoxes [13] », si prisée par la poésie courtoise est revisitée dans une perspective de rapport affectif entre les êtres dans la distance et la proximité, dans l'effacement et le renouvellement, dans l'attachement du langage comme lieu d'écoute et de dialogue. *Dédicace à l'année qui vient, Le Livre de l'Aimance* et plus tard, *Aimance* sont autant de laboratoires prosodiques qui mettent en scène les figures de l'amour. La langue de l'aimance prolonge le corps ou l'ampute. C'est l'angoisse d'une demande de reconnaissance souvent bien conflictuelle et bien blessante. Langue inarticulée, langue du maternel originel exprimée entre souffrance et jouissance, la langue de l'ineffable témoigne d'une déchirure ancestrale et cette déchirure fait du sujet un exilé en rupture de langue. La langue muette est tour à tour celle que l'on contraint au silence. Dans ce cas, c'est le corps qui prend le relais de la langue : tension douloureuse d'une présence-absence qui mêle au sentiment de perte celui de la proximité indéchiffrable

12. Abdelkébir Khatibi, *Le Lutteur de classe à la manière taoïste*, Paris, Sindbad, 1976, p. 68.
13. *Le Livre de l'aimance*, Rabat, Marsam, 1995, p. 5.

d'un être langagier, à la fois mère et sphinx. Cette tension produit dans l'écriture un mode de textualisation où le manque est retourné en désir ; désir inscrit sous forme de simulacre, le corps halluciné de la langue perdue. L'idiome identitaire devient l'otage du palimpseste textuel. Dans le paysage de l'aimance, la dichotomie traditionnelle entre le principe actif et passif devient caduque. Entre l'aimant et l'aimé, l'itinéraire parcouru s'inscrit dans ce que Khatibi appelle si joliment la « carte nouvelle de l'Intercontinent littéraire ».

De poèmes en récits, de romans en essai, l'échange entre l'honnête homme Khatibi et son lecteur se poursuit jusque dans le dernier texte autobiographique *Le Scribe et son ombre* publié quelques mois avant le départ définitif du penseur qui a laissé là un livre testament. L'œuvre-programme égrène références, renvois explicites ou implicites qui laissent deviner les liens étroits entre l'homme et son destin, entre l'homme et les autres hommes. L'acte scriptural recèle donc la possibilité du sacré. Le titre du livre annonce son sens caché. Comme le lecteur est le lieu vide de l'écrit, ce qui n'est pas au moment de l'écrit mais qui pourtant fait exister celui-ci, l'autre n'est jamais rien que le gouffre renvoyant à soi. Que l'autre soit également moi conduit à une situation extrême de l'indistingable, expérience de l'étrangeté exacerbée. Pour construire le chemin du livre, il faut suivre pas à pas le chemin initiatique qui dans une marche secrète transmet le métier de l'auteur au lecteur. De cet événement de vie naît le vertige. Heureux qui tente cet interminable et fascinant voyage [14].

14. Pour tous ceux qui souhaiteraient parcourir la majorité de son œuvre, Khatibi a réuni la plupart de ses écrits, dans trois volumes, *Roman et récits*, *Poésie de l'aimance* et *Essais* publiés quelques mois avant sa mort par l'auteur lui-même aux éditions sous le générique *Œuvres de Abdelkébir Khatibi*.